

LE HIBOU DU PERE LA BICHE

Quelques jours avant la fête d'halloween, la vieille fête de morts celtes qui nous revient aujourd'hui d'Amérique par un étrange retour de mémoire avec des odeurs de ketchup et de Coca-Cola, Alain avait invité les copains de sa classe à passer l'après-midi chez lui. Il y avait Mathieu le Nantais dont la famille s'était installée au début de l'année au lotissement de la Brosse, Mickaël de Pont-Saint-Martin, Jordan de Rezé et quelques autres dont les parents étaient arrivés au Bignon depuis suffisamment longtemps pour que les enfants ne s'occupent plus de savoir d'où ils venaient. Tous habitaient des maisons neuves au milieu des jardins. Tous aimaient la maison d'Alain qui possédait un vrai grenier plein de poussière et de mémoire.

Il faut dire qu'Alain était un véritable bignonais du Bignon, un bignonais de souche, pur jus, appellation d'origine contrôlée. Sa famille avait plongé ses racines dans la terre d'ici depuis si longtemps et si profondément qu'on ne se serait pas étonné d'en retrouver des rejets de l'autre côté du monde, au Canada, en Louisiane ou à Saint-Domingue.

Maman travaillait à Nantes. Papa qui avait à faire dans un fé de vigne ne rentrerait pas avant le coucher du soleil, Élodie, la grande sœur, passerait l'après-midi à la salle multisports. La voie était libre. La petite bande se précipita au grenier avec l'espoir d'y trouver matière à de beaux déguisements effrayants pour la fête des citrouilles.

Là où l'on avait dû entreposer autrefois le grain des bonnes années, on avait remis en vrac les meubles et les souvenirs de la vieille Marguerite, l'arrière grand-mère d'Alain qui s'éteignait tout doucement à la maison de la Planche entre le sourire des bonnes sœurs et les Feux de l'Amour à la télé.

Il y avait des malles, des coffres et des armoires. Et des photos et des papiers dans les coffres, des chapeaux dans les malles et des vêtements dans l'armoire. Les enfants délaissèrent les papiers qui parlaient en lettres rondes de ventes de terres et du prix des bêtes. Ils ne jetèrent qu'un rapide regard aux photos où l'on devinait en noir et blanc jauni des hommes occupés à battre sur la place de l'église, des gamines en rang d'oignon sous l'œil sévère d'un curé tout noir et un clocher solitaire devant une église sans cloches. Ils se coiffèrent en riant des chapeaux, des galures et des coiffes. Ils s'affublèrent de grandes chemises de lin râpeux qui leur tombaient jusqu'aux pieds comme des suaires de fantômes. Ils poussèrent des cris et des hurlements de spectres qui soulevaient la poussière du temps.

— Faites gaffe, les gars ! protesta Alain un peu inquiet d'un tel enthousiasme.

— Tu nous avais dit que ta mère était d'accord, répliqua Mathieu le Nantais.

— C'est vrai, concéda Alain. Mais il vaudrait tout de même mieux qu'elle ne s'en aperçoive pas...

— T'inquiètes, on rangera, le rassura Jordan de Rezé grimpé sur une chaise pour attraper un grand carton rond tout en haut d'une armoire.

Quand il vit l'énorme araignée descendre au bout de son fil juste au bout de son nez, Jordan poussa un cri et bascula en arrière, entraînant avec lui le carton qui s'ouvrit au sol avec un bruit d'avalanche.

— T'es con ! Tu ne peux pas faire attention, cria Alain en se précipitant.

— Ce n'est pas ma faute, s'excusa le maladroit. J'ai cru que c'était une mygale.

Alain haussa les épaules. Il fallait être de la ville pour craindre les araignées à se casser le cou.

— Il n'y a pas de mygales au Bignon, bougonna-t-il.

Une dizaine de statuettes de terre s'étaient échappée du carton éventré. Il y avait des biches aux pattes fines et aux oreilles droites, des chiens assis, des oiseaux aux yeux de couleur délavés par le temps. Les enfants les ramassèrent un à un avec des gestes d'antiquaires manipulant de la faïence chinoise. Par bonheur, aucune des petites figurines en terre n'avait été cassée, sauf un hibou d'une dizaine de centimètres de hauteur qui avait éclaté en deux sous le choc.

— C'est malin, soupira Alain. En plus, c'était le plus beau...

Il n'avait pas tort. Contrairement aux autres pièces, l'oiseau nocturne avait conservé l'éclat de ses couleurs. Ses deux grands yeux jaunes à présent séparés brillaient comme si le temps avait oublié de s'occuper d'eux.

Mathieu, Jordan, Mickaël et les autres tentèrent de rassurer leur ami. Les petites statues devaient être dans leur carton depuis au moins mille ans. Il était probable que tout le monde avait oublié leur existence. Il suffisait de tout remettre à sa place et les parents ne s'apercevraient jamais de rien.

Alain s'efforça de les croire. La fête était finie. Le grenier magique l'instant d'avant n'était plus qu'un sombre réduit plein de poussière où d'énormes araignées noires guettaient leurs proies entre les poutres et les souvenirs de la vieille Marguerite. Les enfants se débarrassèrent en silence de leurs chapeaux et de leurs grandes chemises qu'ils rangèrent un peu au hasard dans les coffres, les malles et les armoires. On cacha le hibou

brisé sous les biches, les chiens et les oiseaux intacts. On referma le carton avant de le hisser tout en haut de l'armoire d'où il n'aurait jamais dû descendre. Un rayon de soleil passa par la lucarne.

— Si on allait aux petits ponts, proposa Mickaël. A Intermarché ils vendent des citrouilles en cartons pour Halloween. Ce n'est pas très cher et ça fait drôlement peur aussi.

Toute la bande approuva et partit en vélo construire un barrage de pierres sur le gué du Pin.

Ce fut un bel après-midi. Alain rentra chez lui à la nuit tombante. Papa faisait des comptes à l'ordinateur. Maman venait de rentrer avec Élodie qu'elle avait récupérée à la sortie de son cours de piano.

— Qu'est-ce que tu as fait de ton manteau ? demanda maman.

— Zut ! On est allé jouer aux petits ponts. Je crois que je l'ai oublié là-bas.

— Encore ! s'emporta maman. Un jour c'est à la salle de sports, un jour c'est à l'école ! Quand est-ce que tu apprendras à faire attention à tes affaires ? Il va falloir que je ressorte la voiture...

— Pas besoin de voiture, fit la voix de papa derrière l'écran de l'ordinateur. Il va aller le chercher tout seul, son manteau.

— C'est qu'il fait nuit à présent, fit timidement maman. Il y a bien deux kilomètres jusqu'au Pin...

— Hé bien cela lui en fera quatre aller-retour. Si c'est toujours toi qui va lui chercher ses affaires, il n'y pas de raison pour qu'il y pense. Il va rouler bien à droite et faire bien attention.

Penaud, Alain accrocha la lampe à son mollet gauche, enfourcha son vélo et reprit le chemin du Pin.

Maintenant, la nuit était absolument noire. Une voiture le doubla avec une embardée avant la sortie du bourg. Quand les deux feux rouges disparurent au bout de la route, le bruit du moteur mourut avec la lumière. Alain pédalait, plein de rage et de colère. Il n'entendait plus que le cliquetis de son pédalier. Il l'entendit plus fort en passant le long des grands murs de la dernière maison de la Rousselière. Papy racontait qu'autrefois les pas des chevaux résonnaient plus fort à cet endroit, à cause du souterrain qui va de l'abbaye de Villeneuve au château de Montbert. Il disait aussi que, certaines nuits propices aux revenants, - et les nuits qui précèdent Halloween sont de celles-là - des moines jouaient aux boules avec un jeu de boule en or sous la terre. C'était des histoires de vieux. Il ne fallait pas y penser. A l'heure qu'il était les vrais joueurs de boules buvaient la tournée des perdants dans la grande salle derrière l'église. Il n'y avait rien à craindre de ceux-là.

Quand il tourna à gauche sur la petite route de la Baudouinière, la nuit se fit plus épaisse. Les maisons noires dressaient leurs ombres noires derrière les arbres que le vent agitait. Un chien hurla. Alain pédala de plus belle dans la descente vers l'Ognon. Arrivé au gué, il dénoua la lampe de sa jambe et entreprit de fouiller les buissons. La rivière était pleine de glouglous et les fossés de craquements inquiétants. Il arriva bientôt à la cabane qu'ils avaient construite sur la petite île entre les deux ponts. Il jeta le faisceau de sa torche à l'intérieur. Son cœur s'arrêta de battre. Son manteau était bien là, exactement où il l'avait laissé. Mais sur le manteau, sur le manteau rouge à la capuche doublée, sur le manteau oublié, brillaient les deux yeux jaunes du hibou du grenier.

Pris de panique, l'enfant lâcha sa lampe dans les herbes et s'enfuit en courant jusqu'à son vélo qu'il avait abandonné sur la route. C'était incroyable. Ce n'était pas possible. Il n'était pourtant pas possible non plus de revenir à la maison sans le manteau. Encore moins d'expliquer à papa pourquoi il n'avait pas osé le ramasser. On le prendrait pour un fou. On l'enfermerait sûrement, comme on enferme les fous. Il fallait y retourner. Il n'y avait aucune autre solution.

Par chance, Alain connaissait le terrain comme sa poche. Il réussit à retrouver sa lampe à tâtons et dirigea la lumière pour la seconde fois à l'intérieur de la cabane. Le manteau était toujours là, mais le hibou avait disparu. "J'ai dû rêver", pensa Alain en respirant profondément. Il entra bravement sous les branches et enfila le précieux manteau.

— Bonsoir, fit une voix dans son dos.

Le gamin se figea comme s'il venait d'être transformé en une statue de pierre.

— Toi, tu es l'arrière-petit fils à Marguerite, poursuivit la voix. Elle doit être bien vieille aujourd'hui. Comment va-t-elle ?

Alain se retourna lentement. Un homme grand et maigre, coiffé d'un chapeau à larges bords, bloquait la sortie de la cabane. Le hibou aux yeux jaunes se tenait droit comme un faucon sur son poing fermé.

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? balbutia Alain.

— Je suis le père La Biche, répondit l'homme avec un sourire qu'on entendait dans le noir. C'est ainsi que ceux d'ici m'ont toujours appelé. Ailleurs j'étais Galurin, la Chouette ou le père Glaise. mon vrai nom est celui dont on se souvient. J'aimais beaucoup ton arrière grand-mère. Je ne te veux aucun mal.

— Mais, le hibou... osa interroger Alain. Cet après-midi il était cassé dans le grenier et à présent... Vous êtes magicien ?

— Magicien ? réfléchit le père La Biche, peut être... si l'on croit que la magie est un prodige du cœur. Assieds-toi.

Alain n'osa refuser l'invitation du vieux qui s'installa en face de lui sous l'abri de feuilles et de branches.

Après la guerre, commença le père La Biche, la grande, celle où Petite Soutane et tant d'autres perdirent la tête quand ce ne fut pas la vie... Après la guerre, la drôle, celle où tant d'hommes perdirent les illusions qu'ils avaient sur l'homme... Entre les deux guerres, j'allais de bourg en bourg, poussant mon vélo où le vent me portait. Les enfants des fermes venaient à ma rencontre. Pour une pomme, un bout de lard ou une tranche de pain doré, je leur offrais une sculpture de terre, une biche ou un oiseau né de mes mains. A toutes les époques et dans tous les pays des artistes ont échangé de la beauté contre du pain. Cette année-là, j'étais venu au Bignon. Parmi tous les enfants qui venaient me voir, je me souviens d'une petite fille que ses amies appelaient Marguerite. Le lundi, elle me porta un bol de soupe grasse, une tranche de pain chaud et une pomme. C'était le midi, je lui donnai un petit chien qui faisait le beau. Au soir, elle revint avec une saucisse et une galette. Je lui cédaï ma plus belle biche. Jamais de ma vie je n'avais fait deux repas dans la même journée ! Le mardi, Marguerite me porta sur la place de l'église une bonne louche de haricots et du pâté. Et le midi et le soir ! Je lui abandonnai le faon pour aller avec la biche et un oiseau aux yeux de couleur. Elle revint encore le mercredi, le jeudi, le vendredi, deux fois par jour ! "Par Saint Martin, je me disais, cette petite a des parents bien généreux avec les vagabonds. Dieu les bénisse et les tienne toujours en sa Sainte Garde". Pas de viande le vendredi, mais des œufs et du poisson que vendait au

pays un gars de Pornic qui promenait sa carriole attelée de deux chiens. C'est au vendredi soir que j'ai donné à Marguerite le hibou que tu vois sur mon poing. Je lui avais fait deux yeux de soleil et les plumes aussi douce que la nuit d'été. Ton arrière-grand-mère me remercia quand c'eût été à moi de m'agenouiller devant elle. Je la regardai partir, toute petite, serrant son oiseau dans ses mains. Je la vis s'effondrer au moment de tourner dans la Rue Basse, tomber comme une plume sur la route, comme si ses jambes avaient soudainement cessé de la porter. Je courus l'aider à se relever. Elle était toute pâle, blanche comme la mort des enfants. C'est alors que j'ai compris. Chaque jour, deux fois par jour, la petite m'apportait son repas. Depuis une semaine elle n'avait pas mangé et moi, pauvre aveugle tout à mon plaisir, je n'avais rien vu. Le hibou dans sa chute lui avait échappé des mains et s'était brisé en deux sur le pavé. Je le ramassai tandis que Marguerite reprenait tout doucement ses esprits. Moi qui n'avais pas pleuré depuis plus cinquante ans, une larme m'est venue au bord de l'œil. Elle a coulé sur l'oiseau de glaise. L'oiseau s'est recollé et la petite a souri. Je l'ai vue rentrer chez elle dans une petite maison de la Rue Basse et j'ai quitté le Bignon la nuit même pour que Marguerite recommence à manger comme les enfants doivent manger. Juste une larme, bonhomme, c'est toute ma magie. A ce compte-là, tout le monde pourrait être magicien...

Alain renifla dans le noir. Le père La Biche ne lui faisait plus peur du tout.

— Le hibou, alors, il est vivant ?

— Sans doute, opina le père La Biche. Il est vivant comme moi, comme la mémoire. Il suffit qu'on s'en occupe un peu. J'aimerais que tu le portes à Marguerite. Il est à elle.

— Je veux bien, dit Alain, mais grand-mémé est très très vieille. Elle ne bouge plus de son fauteuil. Papa dit qu'elle va bientôt mourir.

— Justement, sourit l'homme en s'évanouissant dans la nuit.

L'enfant fourra le hibou aux yeux jaunes dans la poche de son manteau et reprit son vélo

Quand Alain regagna la maison familiale, papa avait enfilé son manteau et s'apprêtait à sortir. Maman jetait au téléphone des regards inquiets et imaginait déjà le pire. Papa explosa à l'entrée de son fils dans la salle à manger.

— Depuis quand faut-il deux heures pour un aller-retour au Pin ? Monte dans ta chambre. Pour le dîner, tu repasseras. On n'est pas au restaurant, ici !

Souvent les parents crient quand ils ont eu bien peur. Alain monta sans manger. Vers dix heures, comme papa regardait la télé, maman monta avec une tranche de jambon et un reste de pâtes. Alain mangea en se demandant ce qu'il pourrait bien offrir en retour à sa mère.

— J'aimerais bien aller voir grand-mémé Marguerite un jour, dit-il sans lever la tête.

Maman le regarda, un peu surprise.

— Tu sais qu'elle ne va pas très fort ? Les infirmières se plaignent qu'il n'y a plus moyen de la faire sortir de son fauteuil. Ça ne va pas être rigolo pour toi.

— Ça lui ferait peut-être plaisir de me voir ?

Maman passa la main dans les cheveux de son petit garçon. Elle avait les yeux un peu mouillés. On aurait dit des larmes au père La Biche. Le mercredi suivant, elle déposa Alain à l'entrée de la maison de retraite de la Planche en partant faire des courses.

— Alors, cela s'est bien passé ? demanda-t-elle en revenant du supermarché.

— Très bien, répondit Alain. On a fait un tour dans le jardin et grand-mémé Marguerite m'a raconté des histoires. Elle en connaît plein.

Sur le chemin du retour, le gamin raconta à sa mère le tablier de cuir de Beau Mille, les sermons de P'tite Soutane, le cercueil de Galusiau, le crâne dans la musette de Robin, l'épopée des wagons et le petit train qu'on prenait en marchant dans la côte des Gros Cailloux.

— C'est tout de même incroyable que ce soit un gamin de dix ans qui vienne me raconter des histoires d'avant-guerre, rigola maman. Mais le plus incroyable, c'est que tu aies réussi à convaincre mamie Marguerite à sortir dans le jardin. Comment as-tu fait ?

— Je ne sais pas, sourit Alain, Les infirmières m'ont dit que je devais être un peu magicien.

Depuis ce jour, les gamins du Bignon, qu'ils viennent de Nantes, de Pont-Saint-Martin, de Rezé, de Paris ou de plus loin encore, partagent avec les anciens des histoires que leurs parents ignorent. C'est ainsi qu'ils plongent leurs racines nouvelles dans la mémoire du pays, plus profondément que les bourgeois de Nantes qui n'achetaient naguère que la surface de la terre pour un titre de noblesse ou la sécurité de leurs écus. Alain et ses copains ne sont jamais remontés au grenier vérifier si le hibou cassé était toujours au fond du carton sur l'armoire. Ils savent que quand grand-mémé Marguerite partira, l'oiseau aux yeux jaunes continuera à vivre. On le verra le soir aux portes des maisons nouvelles, au péage de l'autoroute et peut-être au virage d'une piste de karting.

Le pain rassit, la soupe tourne et les temps changent. Plus sûrement que les fortunes, demeure la beauté que les artistes font naître de leurs mains. Le père La Biche était de ceux-là. Une semaine de jeûne contre un oiseau de terre, pour cent ans de souvenirs, ce n'est pas cher payé.

Une semaine à la campagne © Éditions l'Harmattan 1997.